

Juliette Morillot

LES ORCHIDÉES  
ROUGES  
DE SHANGHAI

Roman

Les Presses de la Cité 

## Préface de la présente édition

Séoul 1995.

« J'étais une *Chōsen bbi*. Tu sais ce que c'est qu'une *Chōsen bbi* ? »

Les yeux de la vieille dame pétillent. Ses pommettes hautes et lisses malgré l'âge brillent doucement. Mun *halmeoni*<sup>1</sup> est marchande dans le quartier de Hoehyeon, à Séoul, dans les ruelles en contrebas de la montagne, à quelques mètres des contreforts du tunnel n° 3. Elle vend des pommes dans la rue, assise à même le sol, derrière une bassine de plastique rouge foncé, si grosse que lorsqu'elle est pleine, on ne voit plus la minuscule silhouette cachée par les fruits. Cela fait quarante ans que Mun *halmeoni* vend des pommes, parfois aussi des chewing-gums, des gants de toilette pour les bains publics, chaque jour de l'aube à la brune, été comme hiver, accroupie à la hauteur des pots d'échappement sur un trottoir de la capitale sud-coréenne. Depuis plusieurs mois, chaque soir je lui achète quelques fruits.

« *Chōsen bbi* ? Tu sais ce que c'est ? »

Ce soir pour fêter mon retour en France, Mun *halmeoni* m'a invitée dans une *pojangmacha*<sup>2</sup>, une de ces petites tentes illuminées qui surgissent la nuit dans la capitale coréenne. On y sert à la bonne

---

1. Mun est un nom d'emprunt ; *halmeoni*, qui signifie grand-mère, est une forme d'adresse polie et affectueuse en coréen.

2. Les termes coréens ou étrangers, non explicites dans le texte ou nécessitant une explication culturelle ou historique, font l'objet d'une note dans le glossaire page 451.

franquette des fruits de mer bouillis, des pattes de pieuvre grillées, des bâtonnets de farine de riz dans de la sauce au piment. On y boit aussi. Beaucoup. Du *soju*, sorte de vodka populaire à base de céréales. De la bière aussi. Mun aligne les verres, elle a plus de soixante ans et donc, ayant accompli un cycle de vie complet, elle peut boire beaucoup. Comme un homme.

« *Chōsen bbi* ? Tu sais ce que c'est ? *Chōsen*, tu le sais, c'est le nom japonais pour désigner la Corée. *Land of morning calm*, qu'ils disent dans les brochures touristiques. *Bbi*, tu sais ? *Molla* ? Tu ne sais pas ? *Bbi*. »

Son doigt trace un caractère chinois sur la table : 屍. Etymologiquement, un « trou » 穴 sous un « corps » 尸. Plus précisément sous un « cadavre ».

« *Bbi*, c'est vagin. Tu m'appelles *halmeoni*, grand-mère, mais tu devrais m'appeler *Chōsen bbi halmeoni*, “grand-mère vagin coréen”. C'est mon nom. C'est comme cela qu'ils m'appelaient, les soldats japonais. »

La vieille dame a bu. Beaucoup bu. La tente s'est vidée. Nous sommes seules. Mun *halmeoni* parle vite, se racle la gorge régulièrement et trempe vigoureusement sa patte de pieuvre dans la sauce de piment. S'irrite car j'ai du mal à comprendre le flot de paroles, entrecoupé de jurons en japonais.

« Tu ne me crois pas ? Tu ne comprends pas ? Ou peut-être que tu ne sais pas, tu es une étrangère ! »

Soudain, Mun se redresse, se lève et, d'un coup sec, ouvre les boutons-pression de sa blouse. Son buste de vieille femme, lisse et pâle comme une statuette d'ivoire, luit dans la pénombre. Sur sa peau blanche, je distingue trois ou quatre *kanji* (caractères chinois utilisés en japonais), de couleur violette, presque noirs, qui dégringolent le long de son torse, de haut en bas. Un poème ? Des insultes ? Je n'ai pas le temps de lire.

« Tailladés à la pointe du sabre », précise-t-elle.

*Préface de la présente édition*

Autour de l'aréole sombre de son sein gauche, des petits points, comme des rayons de soleil.

« Des cigarettes écrasées, précise-t-elle encore. Il y en a seize comme sur le drapeau japonais. »

Avant d'ajouter : « Nous avons été des milliers à subir cette infamie. A être violées quotidiennement. Maintenant, toi, tu vas écrire ma vie. »

De cette rencontre sont nées ces pages, adaptation libre et roman-cée du destin de Mun. La plupart des exemples, des histoires et des anecdotes qui les rythment sont puisés dans le souvenir de longues soirées d'entretien. Chaque fois un flot d'images, de bruits, de couleurs envahissait la pièce. « Note ! note ! Tu as bien noté ? Tu l'écriras, c'est sûr ? » Mun était insistante. Un barrage se rompait en elle. Cataclysmique. Monstrueux.

Pour mieux rendre justice à ces victimes trop longtemps oubliées par l'histoire, je suis ensuite partie à la recherche d'autres femmes de réconfort en Corée – au nord et au sud du 38<sup>e</sup> parallèle – mais aussi en Chine, en Malaisie, en Indonésie, et aux Pays-Bas. Et, parce qu'il faut comprendre l'envers du décor, je suis allée à la rencontre d'anciens soldats japonais, à Shimonoseki, au Cambodge, aux Etats-Unis aussi où certains s'étaient réfugiés pour fuir leur passé. Toutes et tous ont parlé. Avec réticence. Avec soulagement. Avec des larmes, des rires, beaucoup d'alcool et souvent, comme un curieux leitmotiv, des mots, des phrases presque enfantins. Comme si la violence des images qui remontaient devait être compensée par un langage, des intonations puisées aux sources de l'innocence. Comme si le temps s'était arrêté avec la fin brutale de leur enfance.

Ces témoignages ont été recueillis à la fin des années 1990. A cette époque, le sujet des femmes de réconfort restait confidentiel et tabou. Il était difficile d'avoir accès à l'abondante documentation aujourd'hui disponible. Le premier à se pencher sur le sujet fut un photographe japonais, Kakō Senda, qui, intrigué par une photo de

femmes traversant une rivière avec un baluchon sur la tête, commença en 1962 à faire des recherches pour le quotidien japonais *Mainichi Shimbun*. Les réticences du passé, l'impossibilité pour les Japonais d'accepter leur responsabilité eurent raison de cette première tentative de faire connaître la vérité. Il fallut attendre le courageux témoignage en 1991 à Tōkyō d'une ancienne femme de réconfort, Kim Hak-sun, qui dans la foulée engagea un procès contre l'Etat japonais, pour que soit enfin brisé le mur du silence et de la honte.

Elles furent des centaines de milliers, coréennes, chinoises mais aussi malaises, javanaises, philippines et même hollandaises et australiennes, à être arrachées à leur enfance, à leur vie, pour être enrôlées de force comme femmes de réconfort (traduction littérale du mot japonais *ianfu*), au service de l'armée nippone. Un doux euphémisme pour « prostituées ». Piégées dans des *ianjo*, des bordels militaires implantés en territoire occupé par l'armée nippone à la suite du massacre de Nankin en 1937, rares sont celles qui ont pu recouvrer une vie normale à la fin de la guerre.

Aujourd'hui, à l'heure où ce roman est réédité, après des années de déni, d'affronts, de demi-excuses, d'accords avortés ou escamotés, cet esclavage sexuel organisé demeure un contentieux qui empoisonne les relations nippo-coréennes. Pour le Japon, le problème a été réglé « complètement et définitivement » avec le versement d'indemnités en 1965 à l'occasion de l'accord de reprise des relations diplomatiques entre les deux pays. Les années passent et, une à une, les anciennes femmes de réconfort disparaissent, happées par la mort et l'oubli. Entre controverses académiques, déclarations révisionnistes, discours hygiénistes, suspicions de nationalisme et instrumentalisation politique ou humanitaire, le problème des femmes de réconfort, soixante-seize ans après la fin de la guerre, reste une nébuleuse qui dérange.

Mun n'a jamais voulu se faire connaître. Ni des associations coréennes fondées pour venir en aide aux anciennes esclaves sexuelles. Ni de l'administration.

*Préface de la présente édition*

Mun n'aura pas vécu assez longtemps pour voir la statue de bronze érigée en 2011 à Séoul d'une petite fille en *hanbok* assise sur une chaise tournée vers l'ambassade du Japon, comme un éternel reproche et désormais devenue le symbole du combat des femmes de réconfort. Elle n'a jamais participé aux « manifestations du mercredi » qui depuis 1992 s'y tiennent chaque semaine à midi. Elle n'a demandé ni compassion, ni excuses, ni compensations. Juste l'oubli.

J'ai voulu comprendre pourquoi elle refusait les mains qu'on lui tendait, pourquoi elle refusait de témoigner. Elle m'a répondu : « Je me suis assez prostituée. Depuis la guerre, je ne suis jamais allée aux bains publics. Je ne veux plus me déshabiller. »

*A Mun halmeoni, ma halmeoni de Corée,  
qui me confia le récit de sa vie  
A celles qui jamais ne parlèrent*



PREMIÈRE ÉPOQUE

*Le rapt*

## Grand-père

Je m'appelle Kim Sangmi. Je suis coréenne. Fille d'une période noire et troublée de l'histoire de mon pays. Je naquis pendant l'année Gyehae<sup>1</sup>, placée sous le signe du cochon, dans une famille aisée qui jamais n'avait manqué de riz ou d'argent. Des intellectuels pauvres originaires de la province du Gyeongsang du côté de ma mère. Des lettrés à l'ancienne épris de livres, de littérature et de discussions philosophiques interminables.

La famille de mon père est issue des anciennes terres royales de la région de Buyeo. Elle possède un arbre généalogique savant, fait d'unions toujours calculées pour apporter richesse et renommée à ses membres. Un clan autrefois puissant et riche, aujourd'hui ruiné, vivant sur les rares arpents de terre non dilapidés par le vice du jeu inscrit dans leur sang.

Ma famille était donc le fruit de l'union de ces deux clans, les Yu et les Kim, placée sous le signe des turbulences, alliant l'eau et le feu, la droiture et la mesquinerie, la sincérité et le mensonge. L'union improbable d'une fille de patriotes à un fils de collaborateurs.

A la maison, l'atmosphère fut dès ma plus tendre enfance chargée d'une pression dramatique dont j'ignorais l'origine. Des cieux gris qui, à chaque instant, pouvaient comme dans les averses tropicales se couvrir et exploser. L'état de servitude dans lequel ma patrie

---

1. 1923.

était tenue, pensais-je alors, portait la responsabilité de ce climat toujours tendu, de cette menace sans cesse suspendue au-dessus de nos têtes. Car depuis le 22 août 1910, la Corée avait cessé d'exister pour devenir, dans l'indifférence des nations occidentales, une province de l'Empire japonais.

Qui se serait soucié à Paris, Londres ou New York de la tragédie que vivait ce petit pays d'Asie aux confins de la Chine et du Japon ? Le peuple coréen, exsangue après des décennies de guerre, n'avait pas eu le choix de son destin et pendant trente-cinq ans encore, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale en 1945, devait subir la cruelle domination du Japon et de son empereur, Hirohito, demi-dieu démoniaque qui ne reculerait devant aucune humiliation, aucune torture pour arriver à ses fins et créer un empire immense à la mesure de son utopie.

Mes souvenirs d'enfant ne sont qu'incertitude et questions informulées. Toute petite, je cherchais dans les yeux de ma mère une lueur qui me fît rire ou me réconfortât dans mon besoin d'amour. A force de scruter les minuscules prunelles noires à moitié cachées par l'arc tendu des paupières, je m'imaginai que j'observais un puits, immense et profond. Je m'y abîmais, écarquillant mes yeux dans l'obscurité. Mais ma mère ne me tendait jamais la main, et la lueur disparaissait toujours plus loin, vers les ténèbres, comme la bougie sur le front d'un mineur.

Je devinais parfois à son sourire qu'elle aurait pu m'aimer. D'ailleurs il fut un temps, bref comme une éclaircie, où elle adopta les gestes de l'amour, une panoplie qui seyait à la courbe de ses lèvres et qu'elle endossait avec une douceur indifférente.

« *Aga !* Le lièvre danse dans la montagne, il court, il court ! » Ses doigts galopaient sur ma cuisse, bondissaient et je riais. Elle savait chanter des comptines, souffler sur mes blessures, caresser ma nuque pour m'endormir, et me préparer en pleine époque de restriction ces gâteaux au miel et aux graines de sésame qui s'effondrent tout à

coup dans la bouche avec un petit souffle sucré. Mais elle ne savait m'aimer. Elle ne m'aimait pas. Et aucun camouflage, si tendre fût-il, n'aurait su me leurrer.

Cette intuition de ma petite enfance se confirma à l'âge où naissent les premiers souvenirs. A l'image de ma mère se substitue le visage de ma grand-mère, ma *halmeoni*. Emmitouflée du matin au soir dans son *cheone* de soie matelassée, je ne connaissais d'autre horizon que la nuque ridée de la vieille femme, barrée d'une épingle d'argent. Par-dessus ses épaules, solidement calée sur ses reins et retenue par l'étoffe, je regardais le monde tourner autour de moi, à la manière d'un manège. A la différence qu'il me semblait que c'étaient les autres qui bougeaient et non pas moi.

J'éprouvai bientôt sur ce dos aimé un tel sentiment d'invincibilité que ma mère s'en irrita. Du jour au lendemain, elle interdit à ma pauvre *halmeoni* de me porter à califourchon. D'ailleurs, je tardais à parler. Les mots ne venaient pas. Je les entendais, je les comprenais, mais un mur invisible me séparait du monde. L'univers du silence a cela de bon qu'il n'offre pas d'appui à la colère des autres. Cette faculté à me taire et à éteindre les phrases avant qu'elles ne s'échappent est la qualité la plus précieuse que ma mère me légua.

Jusqu'à l'âge de quatre ans, je ne prononçai donc aucun son, attendant vainement que les yeux maternels ne s'ouvrent enfin et me livrent leur secret.

Ma mère ne me méprisait pas, ne me haïssait pas. Pis encore, elle s'adressait à moi poliment, sans montrer le moindre sentiment, maniant l'ordre et le compliment avec une froideur si parfaite qu'elle ne semblait mue d'aucune émotion. En elle, le froid faisait écho au feu : elle surprenait par des décisions violentes puis décourageait en refermant ses lèvres et ses yeux comme une forteresse dont on lève les ponts. Quand la rapidité de ses gestes annonçait un caractère vif et plein d'entrain, la lassitude du regard, la nuque toujours courbée dénonçaient un formidable renoncement à l'existence. Un splendide oiseau emprisonné dans une cage invisible qui, à chaque

*Les orchidées rouges de Shanghai*

instant, aurait pu s'envoler, retrouver sa joie de vivre mais, toujours confronté aux mêmes barreaux, retombait inerte sur le sol.

[...]